

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

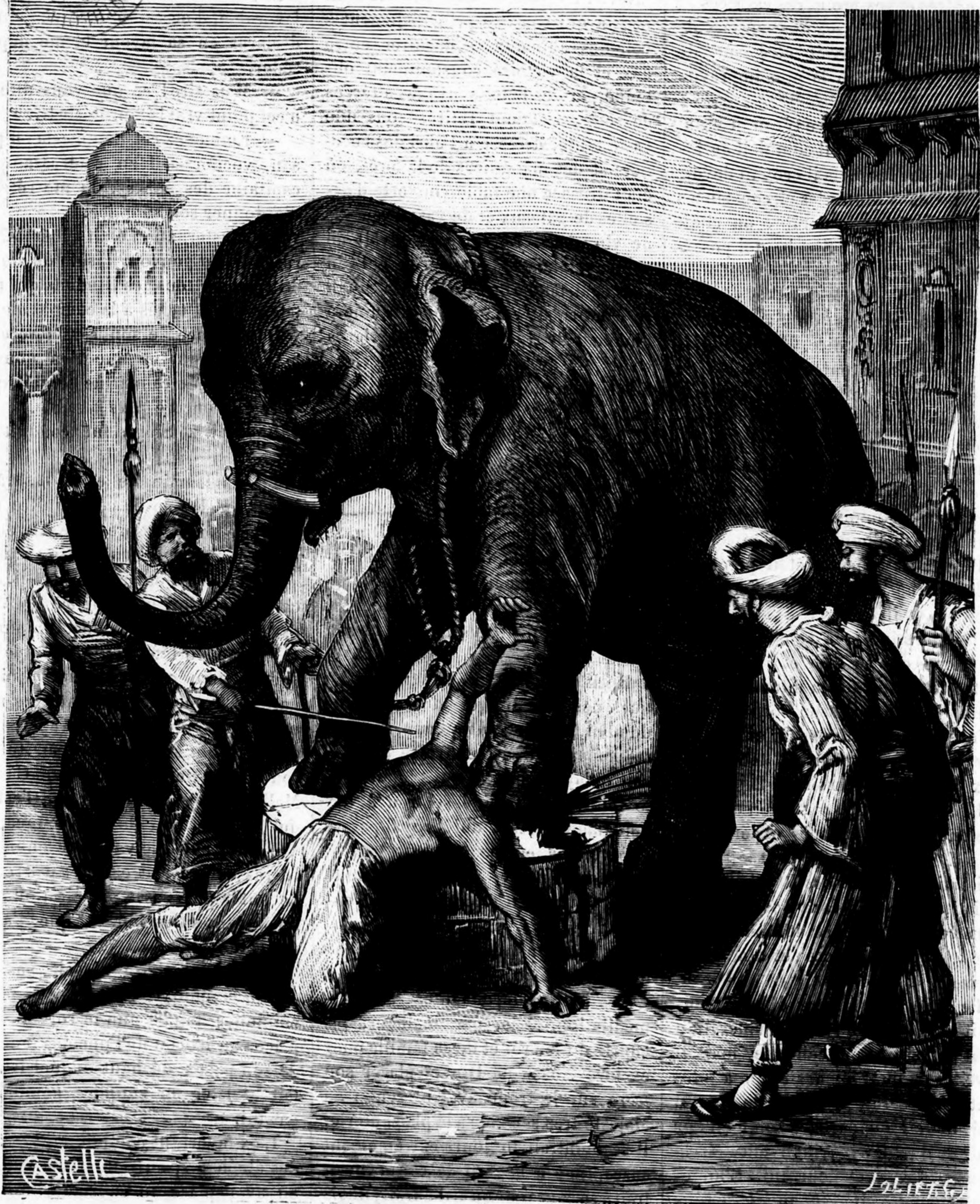
N° 197. — Prix : 15 centimes

Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 17 Avril 1881.

TEXTE. — La punition du traître. — Les Robinsons de la Guyane (suite). — L'ourse et les ours. — Les villes d'hiver : Nice. — Aventures périlleuses de Narcisse Nicaise au Congo (suite). — Le lac Baïkal. — Une promenade à Puerto-Rico (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — La punition du traître : L'éléphant lui écrasa la tête d'un seul coup. — L'ourse et les ours : Le déjeuner interrompu. — Nice : La Promenade des Anglais. — Le lac Baïkal : Le bac de glace.



LA PUNITION DU TRAITRE. — L'éléphant lui écrasa la tête d'un seul coup. (Page 227, col. 1.)

Depuis que la villégiature d'hiver est entrée dans nos mœurs contemporaines et dans la pratique médicale, Nice, grâce à la facilité des communications par les lignes de chemins de fer, est le séjour de tous les malades imaginaires, de tous les oisifs et de tous les heureux de la société humaine.

Dès le mois de novembre, la foule se rend à Nice et la vie dans les hôtels devient d'une cherté sans pareille : on ne loue une villa qu'à force de billets de banque, un appartement coûte les yeux de la tête; une simple chambre est un revenu pour un Niçois qui fait commerce de location d'immeubles.

Autrefois Paris avait le don d'attirer toute l'Europe pendant la saison hivernale. De nos jours « Rome n'est plus dans Rome, » Nice a accaparé tous les riches du monde qui, loin des bruits de la politique, sur un terrain neutre, entièrement consacré au plaisir, prennent leurs ébats au soleil, se retrouvent les uns chez les autres, vont au théâtre, où les célébrités du chant se sont concentrées, et jouissent d'un climat printanier, du parfum des fleurs et des émanations suaves et pharmaceutiques des eucalyptus dont toutes promenades sont plantées.

Nice en langue anglaise veut dire *plaisant, agréable*; en revanche les Anglais qui y relâchent de le sont guère, à peu d'exceptions près. Ce serait en un mot, un charmant séjour, si l'on y voyait pas vivre tant d'Anglais et mourir tant d'Anglaises.

Il y a à Nice la « Promenade des Anglais », une sorte de jetée donnant sur les bords de la mer qui rappelle celle de Brighton, à cette différence près cependant qu'elle est plantée de lauriers roses, de palmiers et d'autres arbustes rabougris, — en égard au mistral et aux rafales de la Méditerranée. — C'est là que viennent s'asseoir sur des bancs peints en vert, des touristes plus ou moins enragés qui examinent tantôt l'azur du liquide salé, ou les passants qui courent de ci, de là, en voiture, à pied ou à cheval.

Tout le long de cette promenade au bord de la mer s'élèvent des villas splendides et des hôtels luxueux, entourés de jardins plantés de roses, de gardenias et de jasmins odorants.

Le matin, l'après-midi, le soir, la nuit, cette « Promenade des Anglais » est couverte de promeneurs. C'est bien un peu monotone, si l'on veut;

le mistral vous jette souvent de la poudre aux yeux, le soleil vous y frappe quelquefois d'insolation, mais qu'importe, « c'est la mode, » et quand on dit ce mot là, tout est dit.

On a bien planté sur le bord du Paillon un square ombreux qui est cent fois plus joli que la rue-promenade des Anglais, mais il n'est pas « fashionable » de fréquenter cet oasis fleuri. Il est donc abandonné au peuple.

O Nice! *Nizza la bella!* vous êtes bien la ville à la réputation surfaite par excellence!

Il y a bien le carnaval à Nice, fête joyeuse qui rappelle les folies de Rome sur une petite échelle, mais une hirondelle ne fait pas le printemps.

Par bonheur, — est-ce un bonheur? — Monaco est à vingt-cinq minutes de Nice et c'est là que l'on va vivre... au son des louis d'or et des écus de cinq livres... avec accompagnement de l'orchestre d'Accursi.

C. B.

AVENTURES PÉRILLEUSES
DE
NARCISSE NICAISE
AU CONGO¹
—
XI
LE RHINOCÉROS

Un troupeau d'éléphants. — Une compagnie de phacochères. — Un phacochère récalcitrant. — Chute dangereuse. — Pluie de sauterelles. — Les pélicans blancs. — Disette au milieu de l'abondance. — Une araignée mygale. — Nouveaux regrets. — Un python de Séba. — Travaux d'Hercule. — Joie prématurée. — Un léopard. — Une anecdote de Drayson. — Magnifique chasse. — La chair et la peau du léopard. — Un superbe paletot. — Douleurs et grincements de dents. — Un rhinocéros. — Fâcheuse idée. — Le rhinocéros derrière Nicaise. — Nicaise par terre. — Manège habile. — Sur un arbre. — Secoué comme un prunier. — A califourchon. — Course fantastique.

Après avoir suivi pendant deux heures un sentier de bêtes fauves, ils montèrent sur un plateau d'où la vue embrassait une vaste étendue de terrain.

Là, Nicaise fouilla les collines, les vallées sans rien voir de ce qu'il cherchait : ni un chaume, ni un feu.

A trois ou quatre cents pieds audessous de lui, il découvrit seulement un troupeau d'une douzaine d'élé-

phants parmi lesquels il crut reconnaître l'individu qui l'avait chargé avec tant d'acharnement et avait fait faire à Pierrot un saut périlleux si prodigieux.

Le troupeau était en partie couché à l'ombre et goûtait les charmes du repos en grognant doucement, en balançant la trompe.

Les vieux, étendus sur l'herbe, dormaient à demi; les jeunes gambadaient à tort et à travers et cassaient des branches qu'ils mangeaient; les autres s'entretenaient entre eux, échangeaient des propos interrompus, et s'éventaient avec des rameaux feuilles.

Instruit, par l'expérience, Nicaise évita de les déranger, et lorsqu'il eut à peu près fixé sa direction à l'aide d'une orientation laborieuse et plus ou moins exacte, il redescendit la montagne, en ayant soin de choisir un chemin opposé au refuge des pachydermes.

Des lapins se montraient le long des taillis, et menaient là, une existence paisible que les rapaces devaient troubler de temps à autre; il les laissa tranquilles.

N'ayant plus que trente cartouches, dont cinq ou six pouvaient rater, il ne voulait tirer que des animaux de taille respectable, et qui valussent le coup de feu: en un mot, il tenait, dans la pénurie où il était, à ne pas acheter trop cher son gibier.

La journée ne s'écoula pas sans qu'il eût l'occasion de se procurer de la venaison à un taux raisonnable.

À l'extrémité d'un hallier, il se trouva en présence d'une douzaine de quadrupèdes de la taille et de l'apparence du sanglier, qui cherchaient leur nourriture, des racines, d'une façon singulière, en glissant sur les articulations du carpe et en se poussant avec leurs pieds de derrière.

Le dos large, le cou court, le groin épais, les yeux petits, les oreilles peu développées, les soies d'un brun foncé, les canines longues, vingt-cinq centimètres environ, on les eût pris pour autant de solitaires.

Nicaise reconnut en eux des phacochères, ou cochons à verrues, les plus laids et aussi les plus dangereux des suidés, des *porcs des forêts*.

Comme il n'ignorait pas que les phacochères sont renommés pour leur méchanceté et leur hardiesse, et que

1. Voir les nos 189 à 196.

le chasseur qui les attaque et ne les tue pas court des risques, il disposa ses batteries de manière à ne point éprouver la force de leurs boutoirs; et, pour commencer, il imposa silence à son caniche qui avait une envie démesurée de donner de la voix contre eux, et lui commanda de rester en arrière.

Cherchant ensuite un poste élevé d'où il pût abattre, sans péril, une victime, il en vit un favorable, s'y installa et mit son arme en joue.

Une détonation retentit et aussitôt, la panique s'emparant du troupeau, chaque phacochère prit ses jambes à son cou, les femelles emportant leurs petits dans leur gueule, et s'éclipsa dans le plus proche fourré, sauf un vieux mâle, blessé à la face, qui se retourna et chercha des yeux son agresseur.

Toujours écervelé, Pierrot allait partir en aboyant à la poursuite des vils cochons sauvages, quand son maître le retint et lui signifia de demeurer immobile, s'il ne voulait être éventré par l'individu que la balle avait touché et qui, seul de ses congénères, ne s'était pas sauvé.

Cet individu découvrit Nicaise et s'avança vers lui, d'un air menaçant, et la bouche écumante.

Notre homme, qui était perché sur l'épaule d'une gorge, laissa l'animal s'approcher à vingt pas, et lui tira un second coup de feu qui lui coupa la queue, plus près encore que celle de Pierrot.

Le phacochère tressauta sous la douleur, grogna et se précipita à l'assaut de la position occupée par Nicaise.

Ce dernier était prêt à le recevoir; mais à l'instant où il épaula son fusil pour lui envoyer une troisième balle, au bon endroit, cette fois, le sol, mêlé de feuilles mortes, de cailloux et de terre glissa sous ses pieds, et il tomba à la renverse, les quatre fers en l'air, en face de l'animal irrité.

Cinq secondes de plus et deux énormes boutoirs lui ouvraient les cuisses et le ventre, et son voyage finissait là!

Par bonheur, ces secondes, Pierrot les employa bravement à attirer sur lui la colère du phacochère qui, hésitant, quand il fallait agir, sur le choix de l'ennemi à frapper, permit au pharmacien, stimulé par le péril, de l'é-

tendre roide mort d'un coup de fusil digne d'un vieux coureur de bois.

Inutile de dire avec quelle joie le maître et le chien fêtèrent cet événement, et avec quel empressement Nicaise apprêta le feu et la broche, dépouilla la bête et la fit cuire.

Les deux amis avaient là du rôti pour plusieurs jours, et du bon, à en juger par le plaisir qu'ils témoignèrent à manger les premières tranches qu'il fut possible de découper des quartiers placés devant le foyer ou sous les cendres chaudes.

Il était du reste surprenant qu'ils n'eussent pas encore rencontré de phacochères, ces animaux étant un des fléaux du Congo, par leur nombre, que les grands félins diminuent peu, aussi bien que par leur audace et leur caractère violent.

Après une nuit assez calme, nos héros déjeunèrent, assis sur l'herbe, afin de se lester pour repartir, quand le soleil fut tout à coup caché par des nuages à l'aspect orageux.

Le ciel était noir, et un bruit semblable à celui d'une cataracte éloignée se produisait dans l'air.

Nicaise examina l'espace avec inquiétude et reconnut une nuée de sauterelles.

Les insectes voyageurs commençaient à tomber par milliers en avant du bivouac; bientôt c'est par millions qu'ils s'abattirent partout, faisant craquer les branches sous leur poids, et jonchant le sol de leurs innombrables multitudes.

Nicaise et Pierrot essayèrent de s'engager; au bout d'un instant de lutte, ils battirent en retraite, en abandonnant les trois quarts de leur phacochère, que les sauterelles couvraient entièrement. Ils se réfugièrent sous bois, surpris de l'aventure et légèrement troublés par la perte de leur approvisionnement de viande.

A leur place, des Arabes se seraient rattrapés sur les envahisseuses et en auraient croqué des poignées; mais leur goût pour les insectes n'allait pas jusque-là, et ils préférèrent se retirer purement et simplement, sans vouloir se rappeler que, dans bien des contrées de l'Afrique et de l'Asie, l'abondance des sauterelles, grillées ou conservées dans l'huile, fait souvent baisser le prix de la viande.

A quelques heures de là, ils arrivèrent au bord d'un marais plein de

joncs, de roseaux, et parsemé d'îles flottantes, où des bandes de pélicans blancs avaient fait élection de domicile.

Les excréments liquides dont le sol était souillé, les poissons pourris tombés des nids répandaient une odeur tellement pestilentielle que ni le chien ni l'homme n'auraient pu la supporter.

Écœuré et suffoqué, Narcisse donna le signal d'une fuite qui ne cessa qu'au milieu de la forêt.

« On prétend, grommela-t-il, que le pélican blanc se perce le flanc pour nourrir ses enfants, quoique personne n'ait jamais vérifié ce racontar; mais ce qui n'est pas contestable maintenant pour moi, c'est que les pélicans en société sont des êtres d'une malpropreté repoussante. Pouah! quelle infection!... »

Et Pierrot partagea son avis car, à plus d'une lieue de distance, il éternua au souvenir de la prise forcée qu'il avait aspirée sous les nids dégoutants des oiseaux au gros bec.

A l'entrée d'une vallée herbeuse où les conduisit un sentier de fauves, une compagnie de zèbres qui venait de tuer, à coups de dents et de sabots, deux hyènes, probablement affamées, détala, à leur vue, avec la rapidité du vent.

Plus loin ils revirent des buffles, qu'ils laissèrent paître en paix, quoiqu'ils eussent l'un et l'autre un vif désir de manger un filet de leur viande; puis des antilopes, dont Nicaise ne put s'approcher d'assez près pour les fusiller.

Le soir, quoiqu'ils eussent vu du gibier tout le long de leur route, ils furent obligés de se coucher à peu près sans souper.

Le supplice de Tantale est commun dans l'Afrique centrale: vous apercevez, à un kilomètre et demi, des élans, des gazelles, des buffles que vous ne pouvez tirer; vous voyez, au-dessus de votre tête, à la cime des palmiers élevés, des fruits auxquels il vous est impossible d'atteindre; si bien que vous avez, au sein de l'abondance, autant de chances de mourir de faim que vous en auriez au milieu du Sahara.

Les chasseurs exceptionnellement équipés et montés parviennent à triompher des obstacles de toute nature qui entravent le ravitaille-

ment des voyageurs; mais ces chasseurs sont rares, aussi rares que les chevaux, qu'on n'est pas parvenu à acclimater en Guinée, et dont l'espèce n'était représentée, au Congo, il y a quelques années, que par un seul individu.

A peine Nicaise était-il étendu sous un arbre, à côté de son caniche, qu'il faillit être mordu par une monstrueuse araignée du genre des mygales, de celles qui égorgent les colibris et les jeunes poulets, et qu'on

a surnommées en Amérique, où leurs ravages sont fréquents, araignées aux poulets.

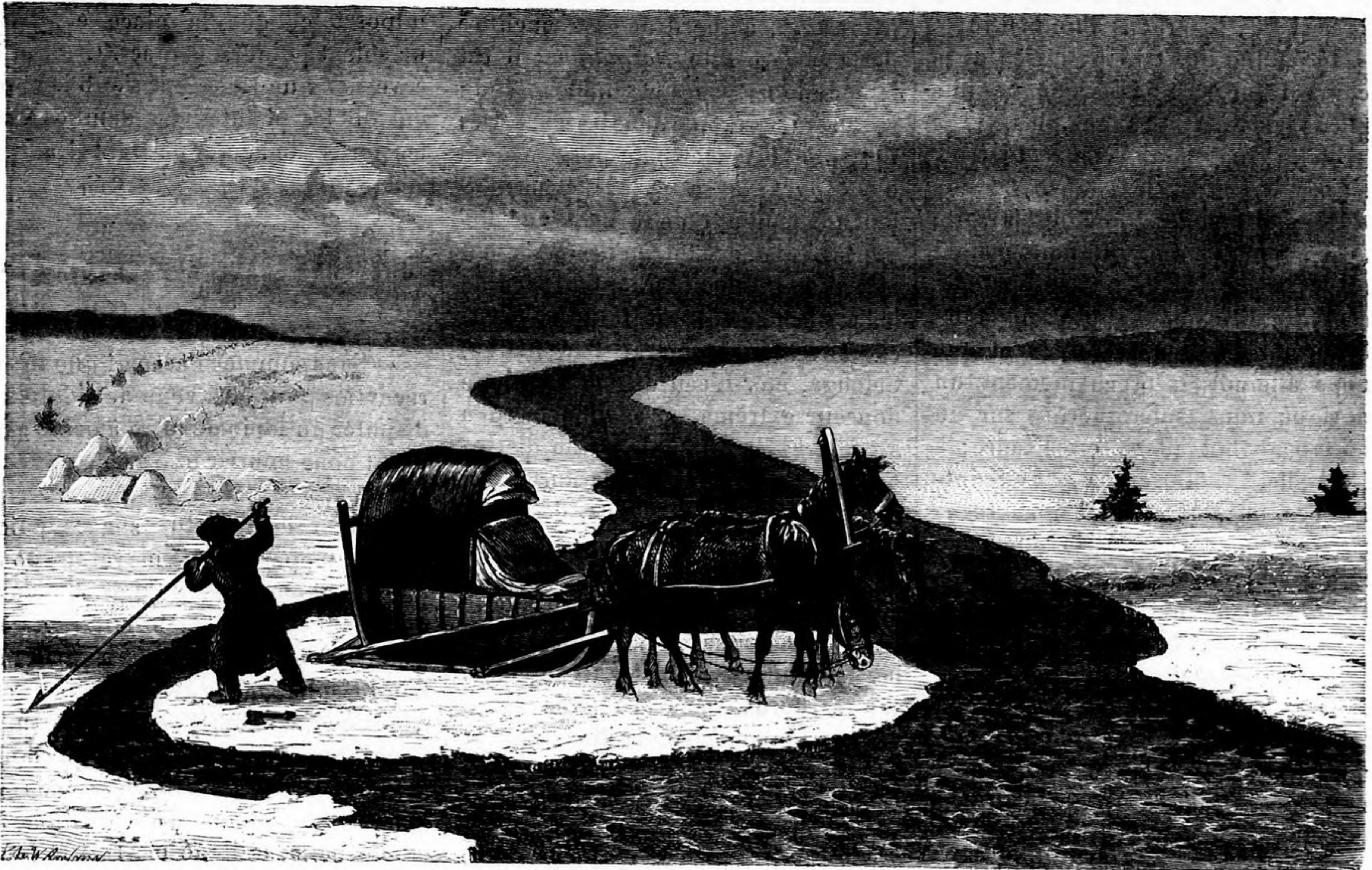
Un coup de fusil écrasa le hideux animal avant qu'il eût eu le temps de nuire; mais cette désagréable apparition empêcha notre pharmacien de fermer les yeux pendant toute la nuit. Aussi était-il peu reposé quand le jour reparut.

Le besoin d'arriver au but se faisait vivement sentir à lui : ses vêtements tombaient par morceaux, ses bottes

trouées prenaient l'eau, et, si sa pérégrination devait continuer, il était condamné à n'avoir bientôt plus pour habillement qu'un fusil et un sabre avec son ceinturon, costume aussi peu convenable pour marcher sous un soleil brûlant que pour se présenter dans le monde.

Ajoutons que, d'un jour à l'autre, le fusil allait devenir un instrument inutile, par l'épuisement des cartouches.

— Il me semble, marmotta Narcisse



LE LAC BAIKAL. — Le bac de glace. (Page 238 col. 2.)

en réfléchissant à toutes ces choses, que, plus nous marchons moins nous avançons. Voilà tantôt un mois que nous trottons, et nous n'avons pas rencontré une figure humaine, et nous ignorons où nous nous trouvons actuellement. Ah! maudite soit l'idée que j'ai eue de m'établir distillateur à Madagascar. Ne valait-il pas mieux rester dans ma pharmacie!... Hélas! si cette existence dure encore deux fois quarante-huit heures, nous en serons réduits à manger des fruits ou des racines, et à nous défendre contre les animaux féroces avec ce sabre qui ne suffira pas le moins du monde à nous préserver de leurs

griffes. Ah! mon cher Pierrot, où nous sommes-nous fourrés.»

Puis, comme, chez lui, la réaction suivait vite le découragement, il se releva sous l'aiguillon d'une résolution énergique et sacra, les poings fermés, en s'adressant au sort, dont il n'avait pas lieu d'être content :

— Je te disputerai ma vie jusqu'au bout; et nous verrons qui, de toi ou de moi, sera le vainqueur.»

Il venait de proférer ce serment et s'appêtait à passer un ruisseau sans profondeur, large de trois mètres, dont l'eau courante baignait l'extrémité de lianes qui tombaient en guirlandes des rameaux des arbres, et il

avançait le bras pour écarter un faisceau de ces tiges vertes et fleuries qui obstruait son chemin, lorsqu'il se recula épouvanté : un python de séba assez long et assez gros pour étouffer un chevreuil dans ses anneaux, pendait, près de ce faisceau, accroché par la queue à une forte branche, attendant quelque proie pour l'entourer au moment où elle viendrait boire, et la broyer entre les replis de son corps.

Le monstre se contracta subitement, dressa sa tête, et s'élança contre le pharmacien; par bonheur, celui-ci avait eu le temps de se retirer, de prendre du champ et de saisir son fusil.

Dérangé dans son embuscade et

furieux d'avoir manqué son coup, le python quitta la branche à laquelle il était suspendu, descendit à terre et rampa vers Narcisse qui rompit résolument devant lui, précédé, dans cette manœuvre, par son caniche, lequel avait des raisons particulières pour se tenir éloigné des reptiles.

L'allure du serpent, d'abord lourde, devint vive et aurait presque immédiatement doublé d'intensité si, comprenant le péril de sa situation et appelant à lui tout son sang-froid, Nicaise n'eût tiré deux coups de feu avec la précision et l'à-propos d'un maître.

Le python, la tête fracassée et le corps troué, s'affaissa comme une masse inerte et ne bougea plus.

— Ha! ha! mon vieux Pierrot; s'écria Narcisse, les douze travaux d'Hercule n'étaient que de la saint Jean auprès de ceux qui nous étaient réservés au Congo; espérons que cette victoire ne sera pas suivie de beaucoup d'autres épreuves, et que nous atteindrons prochainement un port où nous embarquerons sur un bon paquebot allant en France: à Marseille, à Bordeaux, à Saint-Nazaire, au Havre, d'où nous regagnerons notre cher Paris que nous n'aurions jamais dû quitter si nous avions eu le moindre flair. »

Pierrot appuya bruyamment l'apostrophe de son maître, sauta par-dessus le cadavre du reptile, donna le signal du départ, entra le premier dans le ruisseau qu'il traversa tout en lapant, en franchissant les branches des arbres et les lianes pendantes, et arrivé sur l'autre bord, il se livra à des gambades folles accompagnées de jappements à l'adresse de son maître, que celui-ci eut de la peine à faire cesser.

— Paraissez boas, tigres, lions, crocodiles, et tout ce que cette forêt cache de vaillants, sembla-t-il répéter et vous verrez comme nous vous accommoderons! »

Puis, brusquement, son moignon de queue, qui conservait involontairement des airs de panache d'antan, s'abaissa piteusement, un tremblement s'empara de lui et il se recula vers Nicaise, qui sortait du ruisseau: un léopard, debout à cinquante pas, dans le sentier, le regardait avec des yeux flamboyants.

ARMAND DUBARRY

(A suivre.)

LE LAC BAIKAL

Le lac Baïkal, dans la Sibérie méridionale, a la forme d'un arc de cercle et mesure 660 kilomètres de longueur. En certains endroits, sa profondeur atteint mille mètres, bien que sa profondeur moyenne soit de cent-cinquante mètres environ. Les bords de ce lac sont très hauts, escarpés, et ses côtes sont très découpées, le plus remarquable des caps qu'on rencontre est celui de *Sviatoï-mys* (cap saint), au nord de l'embouchure de la rivière dite *Bargousine*; il est long de douze lieues et semble un long ruban qui se déroule dans les eaux. Des îles, dont les principale porte le nom d'*Oïkhon*, s'élèvent çà et là, et permettent aux habitants de se reposer de distance en distance lorsqu'ils traversent le Baïkal. Des hauteurs qui bordent le lac s'échappent une foule de petits cours d'eau: Angara, Bargousine, Salenga, etc. L'eau du lac est d'une douceur extrême, et si limpide qu'à six mètres de profondeur, on distingue tous les objets. Des esturgeons, des sterlets, des saumons, des phoques vivent dans le Baïkal, et les peaux argentées des phoques sont l'objet d'un trafic important.

Le nom du lac lui a été donné par les Jakhoutes, qui avaient autrefois sur les bords. Dans la langue de ce peuple, le mot *baï* veut dire riche, et le mot *kel* veut dire lac. Dès lors, *baïkel* ou *baïkal* signifie lac riche.

Rien de plus pittoresque que les alentours de cette masse d'eau: on y voit des montagnes nues aux flancs escarpés et couverts parfois de belles forêts. Là des Russes s'occupent de leur commerce; plus loin des Tougouses à demi-sauvages viennent compléter le côté curieux du tableau.

La navigation est fort animée jusqu'à l'automne, mais alors vient la saison des glaces et il n'est plus possible de transporter les marchandises; on a recours à la voie de terre et on suit les bords du lac. Les riverains qui veulent se rendre d'une île à l'autre emploient un moyen digne d'être rapporté: ils cassent la glace, qui, à certains moments, n'est pas assez épaisse, et ménagent de cette manière une sorte de rivière qu'ils descendent, après avoir eu soin de mettre avec eux sur un fort glaçon leurs chevaux

et leurs voitures. Notre gravure fera voir l'explication de cet usage.

Les voyageurs ont remarqué que, lorsqu'on marche ou que l'on passe en traîneau sur cette glace, on entend des bruits sourds, des vibrations et des secousses. On distingue parfaitement le bruit des vagues venant se briser contre la route qui les emprisonne, et M. Russel qui visitait le Baïkal en 1863, fut frappé vivement par ce phénomène. « Comment — dit-il — expliquer, supposer même un pareil phénomène, à moins, chose impossible, que la glace et l'eau ne soient point en contact. Ces bruits cavernaux ne sauraient s'oublier: on eût dit les plaintes des damnés sous les portes de l'enfer de Dante! »

SAM

UNE PROMENADE A PUERTO-RICO¹

(Suite.)

— Sans compter l'accueil que tu en recevrais pour être venu de si loin lui disputer un lopin de terre à peine suffisant pour nourrir une vache et deux cochons! »

Cette réflexion fut sur le point de m'échapper, mais je me retins, pour ne pas m'exposer à un rapprochement qui m'eût profondément humilié, car c'était bien lui, le transfuge de la famille, qui jouait le grand seigneur en Amérique, comme il avait joué le millionnaire en Limousin. Les noms dont il avait affublé ses propriétés imaginaires appartiennent à des localités de mon village, et il ne me restait plus le moindre doute sur l'identité de l'ignoble charlatan avec mon parent au trente-sixième degré. Son effronterie m'avait même tellement révolté, que, pour éviter jusqu'à son aspect, je prétextai du besoin de prendre l'air, pour couper court à cette entrevue.

Deux heures après, lorsque je rentrai à la posada, l'affreux gascon était heureusement parti.

— J'ai eu une excellente idée en vous amenant moi-même à Añasco, me dit Webb, car je viens d'apprendre que mon lot d'ébène est entièrement débité et livré. Il ne me reste donc plus qu'à aller toucher ma monnaie à San-Juan, et comme je n'ai plus rien à faire dans cette île, nous retournerons ensemble à Fort-Royal.

¹ Voir les nos 191 à 196